

TIGER

Les prédateurs #1

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelques formes que ce soit (l'art. L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle).

Toute représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite

Crédit photo : ©déposiphotos

Images intérieures : ©Pixabay

Design couverture : ©SJR

Tous droits réservés

AUDÉLO EDITIONS_{EI}

4, rue Jean Lurçat
95320 St Leu La Forêt

© 2023 – AUDÉLO EDITIONS_{EI}

ISBN 979-10-424-0606-6

PAULINE LIBERSART

TIGER

Les prédateurs #1

AUDÉLO  ÉDITIONS



Chapitre I

Cette route est désespérément déserte. À perte de vue, il n'y a personne. Je n'ai croisé aucune voiture, pas le moindre camion, depuis plus d'une demi-heure. Autour de moi, encadrant l'interminable ruban d'asphalte, les immenses forêts de l'Arkansas s'étendent, denses, épaisses. Si j'étais claustrophobe, je me sentirais mal.

Les arbres s'agitent toujours autant, secoués par un vent violent.

Fermement agrippée au volant pour tenir la trajectoire, je ne peux qu'espérer que la pluie ne recommence pas à tomber. En début d'après-midi, un déluge s'est abattu sur la région rendant la visibilité nulle et noyant la chaussée. Il m'a contraint à m'arrêter sur le bas-côté et m'a fait perdre une heure.

Dylan va être furieux. Il est évident que je serai en retard pour le dîner avec nos familles. Encore une fois, il va râler que je refuse de prendre l'avion, me reprochant ma phobie des transports aériens – comme si je pouvais la contrôler !

J'en suis là de mes pensées quand je remarque un petit bruit provenant du moteur de la voiture. Un très léger sifflement qui ne me paraît pas trop alarmant, du moins au début, car il monte en puissance et devient suffisamment fort pour dominer le concerto de Mozart que l'autoradio joue en sourdine.

J'aime la musique classique lorsque je conduis sur de longues distances, ça me détend.

Par prudence, je lève le pied et coupe le son. C'est symbolique, je n'y connais rien en mécanique. Je dois bien admettre que cela ne m'intéresse absolument pas. Ma sœur, Jesse, la future ingénieure en aéronautique, se moque assez de moi et de ma tête dans les étoiles. Mes compétences se limitent à faire le plein et à prévenir mon père dans tous les autres cas de défaillance d'un des véhicules de la famille.

Le sifflement se transforme en claquement inquiétant. Pourtant aucun voyant ne s'allume. L'ordinateur de bord reste muet.

J'hésite.

Soit ce n'est pas grave, puisque l'électronique ne détecte rien, soit c'est tout le contraire. Je décide d'aller jusqu'au sommet de la côte et de m'arrêter sur la zone dégagée que j'entrevois au loin. Seulement, la Lexus décélère sans mon intervention, perdant son élan au fur et à mesure que la route s'élève.

— Allez, grimpe !

J'atteins mon objectif avec difficultés et au ralenti. Le moteur cale à la seconde où j'active le frein à main. Malgré plusieurs essais, il refuse de redémarrer.

— Je suis dans la panade.

Ma voix résonne étrangement dans le silence de l'habitacle. Je tire sur la poignée de déverrouillage du capot dans l'intention de jeter un œil. J'ouvre la portière qui manque de me revenir en pleine figure à cause d'une violente rafale. Rappelée à l'ordre par mère Nature, je m'empresse d'enfiler ma veste en me tortillant sur mon siège avant de sortir de la protection de la voiture.

Ça empeste le caoutchouc brûlé. Quand je lève le capot, un nuage de fumée noire m'agresse.

— Là, je suis même dans la mouise...

TIGER

J'essaye de deviner ce qui ne va pas, mais c'est sans espoir. Je ne vois qu'un entrelacs de tubes et de câbles, de trucs et de machins à la fonction indéterminée pour moi. J'attrape mon portable, décidée à appeler mon père au secours. Le bip qui m'annonce que je suis hors réseau ne me surprend pas vraiment, mais m'agace profondément.

Je retourne me mettre au chaud, priant que le système téléphonique de la voiture soit plus puissant et qu'il capte mieux. Sans résultat. Je suis perdue au milieu de nulle part, sans aucun moyen de communication.

Convaincue que je n'ai plus qu'à prendre mon mal en patience, et ayant définitivement fait une croix sur le dîner avec mon fiancé et nos familles, je sors un livre de mon sac et je me cale aussi confortablement que possible. Il finira bien par passer quelque chose sur cette route.

Au bout d'une demi-heure, il me paraît évident que je dois revoir ma stratégie.

Personne ne semble jamais passer dans cet endroit perdu. Mon côté pragmatique me dit que je ne peux pas risquer de rester toute la nuit dans la voiture à cause du froid qui a déjà envahi l'habitacle. Le moteur refusant de redémarrer, il est impossible de mettre le chauffage. Devant cette immensité boisée, j'en viens à me demander si je ne me serais pas trompée d'itinéraire, ce qui expliquerait pourquoi je suis naufragée au milieu d'un océan de collines, loin de toute civilisation.

Je soupire, hésitant quand même à me lancer à l'aventure. L'Arkansas est un état sous-peuplé avec, à peine, trois millions d'habitants. On ne le surnomme pas « *the natural State* » pour rien.

Je pianote sur le GPS, espérant que la batterie de la Lexus a encore assez de puissance pour le faire fonctionner. Je suis obligée de me baser sur ma dernière position enregistrée. Je repère un hameau sur la carte, à environ

trois quarts d'heure de marche. Je devrais pouvoir l'atteindre avant la nuit si je pars maintenant. Je me décide donc à abandonner la voiture.

Je me couvre aussi chaudement que possible. Descendant vers le sud du Texas, je n'ai pas prévu de tenues de randonnées. Ma valise contient surtout des tailleurs, des talons hauts et ma robe pour le dîner de *Thanksgiving*, demain soir. J'enfile mon seul pull sur mon tee-shirt, une paire de chaussettes épaisses et les baskets que j'avais pris à tout hasard, dans le cas où j'aurais eu le temps d'aller faire un footing. Je retire mes livres de mon sac en bandoulière pour l'alléger et y mettre ma bouteille d'eau ainsi que mes dernières barres de céréales.

À l'ultime seconde, je me décide à emporter l'immense parapluie de golfeur que ma mère laisse dans le coffre. Il est encombrant, mais la pluie menace toujours.

Je m'assure que la voiture est bien verrouillée et que rien d'autre n'est visible que le mot que j'ai posé sur le tableau de bord indiquant « en panne » avec mon numéro de portable. Précaution bien inutile, vu qu'il n'y a pas de réseau dans ce *no man's land*.

Je pars et je marche au milieu de la chaussée pour m'éviter de patauger dans la gadoue du bas-côté, et puis ce n'est pas comme si je risquais de me faire écraser sur cette route déserte. J'avance vite, pressée, mais aussi pour me réchauffer, car le vent transperce ma veste longue même si elle est en laine épaisse.

J'espère toujours voir arriver un véhicule. Je ne suis pas d'une nature peureuse, mais je me sens de moins en moins rassurée. La voie bitumée n'est qu'une infime nervure au cœur de cette immense forêt sombre et touffue qui semble vouloir l'engloutir à tout instant. Les bêtes sauvages font du bruit dans les fourrés alentour, alors que la ramure des arbres gémit sous les rafales cinglantes. Les oiseaux volent étrangement bas, et les nuages noirs, lourds, plombent le ciel, bouchant l'horizon. Le tout forme un composé anxiogène que ne renierait pas un réalisateur de film d'horreur.

TIGER

Il me faut un peu moins de trois quarts d'heure pour atteindre le hameau de cinq maisons en mauvais état et d'une station-service-garage-épicerie-élevage-de-chiens.

Les animaux – des corniauds destinés à la chasse – se jettent avec agressivité sur le grillage de leur enclos à mon approche, le faisant méchamment trembler. Je passe le plus loin possible et m'empresse d'entrer dans la boutique aux vitres crasseuses dont la clochette au-dessus de la porte trahit mon arrivée.

Le plancher en lino date des années 70. Je manque de trébucher dans un sceau à moitié plein d'eau au milieu de la travée ; il y a une fuite à la toiture. Les murs sont lépreux et couverts d'affiches publicitaires qui remontent au moins à l'air Reagan. Pour la citadine new-yorkaise que je suis, ce genre d'endroit relève du cauchemar.

C'est l'Amérique profonde – très profonde –, celle des *red necks* qui ont voté Trump en masse et qui, dans cette région sudiste, chantent encore la gloire du Ku Klux Klan et rêvent du retour des lois ségrégationnistes.

Le type derrière le comptoir me reluque d'une manière désagréable depuis que j'ai franchi le seuil. C'est une véritable caricature. Il porte une chemise à carreaux délavée d'une propreté douteuse, tendue sur un ventre énorme. Un bouton s'est arraché à la hauteur du nombril, laissant voir sa peau velue. Il a aussi enfilé un blouson sans manche, cadeau d'une marque d'huile de vidange avec laquelle il a dû coiffer les quelques cheveux qui lui restent, collés au crâne.

— Qu'est-ce que je peux faire pour la p'tite dame ? s'exclame-t-il avec une bonhomie qui sonne faux et fait s'agiter son double menton.

Il m'adresse un sourire jauni par le tabac, l'abus de café et le manque d'hygiène dentaire.

Je m'approche de son comptoir et lis la plaquette « Buddy » épinglée sur sa chemise.

— Ma voiture est en rade. J'aurai besoin d'une dépanneuse.

— Z'êtes au bon endroit, ma poulette. Je suis le meilleur mécano du coin.

Je me retiens de répondre qu'il est le seul, et surtout de lui asséner que je ne suis pas sa « poulette », alors qu'il enchaîne :

— Je vais m'occuper de vous. Juste un instant, faut que je voie avec la taulière si elle peut gérer le magasin sans moi.

Vu le nombre famaneux de clients qui se bousculent dans cette échoppe, je suis certaine que la « taulière » devrait y arriver sans trop de problèmes. Sauf, peut-être, si c'est l'heure de son feuilleton, ce qui est possible, étant donné que j'entends brailler la télévision depuis là où je me trouve. Je regarde Buddy disparaître dans l'arrière-boutique et j'attends qu'il daigne revenir pour lui demander combien me coûtera ce dépannage de première classe.

Une doctorante en astronomie, donnant des cours et animant des conférences universitaires, ça ne roule pas sur l'or, et je me refuse à quémander de l'argent à mes parents.

Je sors mon portable de ma poche, au cas où... aucun signal. Il n'y a pas plus de réseaux dans ce trou paumé qu'un plein milieu de la forêt.

Au bout de longues minutes, attendant toujours que Buddy réapparaisse, je perds patience et commence à déambuler. Au détour d'un rayonnage, je repère un antique téléphone à pièces accroché aux murs du couloir menant vers les toilettes. Malgré l'odeur atroce qui m'assaille — et me coupe toute envie —, je me précipite avec espoir.

Cassé. Évidemment !

Les chiens qui n'avaient pas cessé de japper se mettent soudain à aboyer furieusement. J'ai même l'impression de les entendre hurler à la mort.

Quelqu'un doit approcher de cet endroit maudit de Dieu. Un égaré, comme moi ?

J'aurais préféré.

Quand la porte s'ouvre, elle livre le passage, non pas à un, mais à huit hommes. À première vue, ce sont des chasseurs, mais instinctivement, je me raidis. Quelque chose m'alarme dans leur comportement. Je range le portable que j'avais toujours à la main dans mon sac pour éviter de me le faire voler et, par prudence, je recule dans l'ombre d'un présentoir – derrière le rayon de chips dont une bonne partie est périmée depuis un demi-siècle.

J'observe le groupe. Il me faut un moment pour comprendre ce qui cloche chez ces hommes ; ils n'ont pas des fusils, mais des armes automatiques de gros calibre du genre militaire. Ces mecs-là ne sont pas venus chasser le cerf. Ce sont des tarés qui jouent à la guerre et à se faire peur en s'organisant des stages commandos en forêt.

À cet instant, Buddy réapparaît derrière son comptoir. De là où je me trouve, je le vois devenir blême. L'arrivée de ces types ne le réjouit pas.

— J'ai reçu votre commande, s'empresse-t-il de bredouiller. Je vais vous la chercher tout de suite. Ne bougez pas, je reviens... tout de suite... oui, oui, tout de suite.

Avec ses courbettes et son sourire faux, Buddy est obséquieux aux limites de la nausée. Il est clair qu'il est mort de trouille. Il disparaît une nouvelle fois dans l'arrière-boutique. J'ai la conviction que « la taulière » ne se montrera plus, même si elle écoute ce qui se passe : la télévision s'est soudain arrêtée.

— Eh, les mecs, regardez qui se cache là !

Surprise par l'exclamation, je me retourne d'un bond et me retrouve nez à nez avec l'un des hommes du groupe. Il est très jeune et, sous la casquette kaki, il m'observe de ses magnifiques yeux bleus d'une teinte exceptionnelle – sûrement capables de faire craquer n'importe quelle femme.

— Bien vu, Johnny B ! Salut ma poulette, s'écrit un deuxième type en s'approchant, me coupant toute chance de repli vers les toilettes puantes.

Autant le premier a l'air inoffensif. Il ressemble à certains de mes étudiants. Le genre gentil crétin rigolo pas encore sorti de l'adolescence. En

revanche, l'autre a la petite quarantaine, il est très grand, sale, et il lui manque une des deux dents de devant. Il me fixe d'une façon qui me déplaît au plus haut point.

Avant que je n'aie le temps de dire un mot – et de lui signifier que je ne suis pas sa poulette non plus –, je vois toute la meute m'encercler. J'ai soudain la très inquiétante conviction d'être devenue la proie de la chasse du jour.

— Z'êtes très jolie, m'dame, me complimente le plus jeune.

Il m'adresse un sourire juvénile qui se veut rassurant et révèle de belles dents blanches, en bon état.

— Merci.

J'ai répondu sans réfléchir, en resserrant ma prise sur la lanière de mon sac, et en me demandant comment je vais me sortir de cette situation.

— Vous feriez un brin de causette avec moi ? me propose-t-il. On n'a pas le câble dans le secteur, et je manque un peu d'infos sur ce qui se passe dans le reste du monde.

Il me sourit toujours, roulant un peu des mécaniques. Il peut se le permettre, il est baraqué pour un gars qui n'a pas dix-huit ans.

— Qu'est-ce que vous désirez savoir ?

Je le vois jeter un coup d'œil au-dessus de moi, vers quelqu'un qui se trouve dans mon dos. C'est à ce moment que je réalise que le « gamin » me dépasse d'une bonne tête.

— Eh ! Mais ça ne va pas ?

Le type sans dent vient de m'arracher mon bonnet, libérant mes longs cheveux que j'ai eu la bêtise de ne pas attacher, mais de seulement torsader en dessous. Il me parcourt des yeux avec une concupiscence qui ne fait aucun doute. Un frisson d'alarme court le long de ma colonne vertébrale.

— Tu permets, je discute avec la dame, s'interpose le plus jeune.

Il se place entre moi et l'édenté. La tension monte dans le groupe. Les hommes se déplacent comme pour se mettre symboliquement du côté de

celui qu'ils soutiennent. Le gamin se retrouve esseulé. Une nouvelle fois, il jette un coup d'œil de côté. Je repère celui qu'il regarde. J'ai la certitude que c'est son chef, mais je n'ai pas le temps de m'attarder sur cette découverte.

— Votre commande ! claironne Buddy en émergeant de la réserve.

À la seconde, il comprend qu'il a interrompu quelque chose. Il bégaye un truc vague et inaudible en posant le carton sur son comptoir. Je profite de la diversion pour me rapprocher de la porte de sortie.

— Où tu vas, poulette ? s'écrie l'édenté.

Il me saisit par le bras, le serrant me faire mal, même au travers de ma veste.

— Lâchez-moi, tout de suite !

Je tente de me dégager, mais sans résultat.

— Oh non ! Toi et moi, on va aller discuter dans l'arrière-boutique. Je suis sûr qu'on a plein de choses à se raconter.

J'essaye de nouveau de me libérer. Comprenant qu'aucun des autres hommes ne bronchera – trop occupés à ricaner –, je me tourne vers le boutiquier :

— Mais appelez le Shérif, vous !

Buddy me fixe un instant avec un air effaré, avant de s'enfuir aussi vite que son gros ventre le lui permet. Je me retrouve seule, face à ces types dont certains me bouffent à présent des yeux comme si j'étais un bout de viande après un mois de jeûne.

— Regardez-moi cette petite prétentieuse de la ville, ricane l'édenté. Elle se croit trop bien pour de vrais Américains.

Je tente de dégager mon bras, consciente que la situation est dangereuse. Mon sac le heurte. Il me l'arrache et le jette au loin. Hilare devant mes efforts inutiles, il s'incline pour essayer de m'embrasser.

Sans même réfléchir, je lui balance mon genou dans les parties, de toutes mes forces. Pris par surprise, il me lâche et recule d'un pas.

PAULINE LIBERSART

Dans l'élan, je lui flanque un coup de parapluie en pleine tête. Un swing dont mon père aurait été fier. Le manche explose, et le sale type tombe à la renverse. Je n'attends pas la suite des événements.

Je détail aussi vite que j'en suis capable.

Ces imbéciles de chiens aboient avec une rage décuplée quand je passe près de leur enclos.

Chapitre 2

Je cours, comme je n'ai jamais couru, à m'en faire exploser les poumons. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que cette bande de cinglés s'est lancée à mes trousses. Je prends le virage à l'angle du garage à pleine vitesse et je me précipite vers la forêt, bénissant l'idée de porter des chaussures de sport.

Ces types sont sans doute plus habitués que moi à se déplacer dans les bois, mais en terrain découvert je n'ai pas le moindre espoir de leur échapper. Là, je me donne vingt pour cent de chance.

Pour l'instant, je fonce sans me préoccuper de mes traces. Il faut que je trouve une rivière ou une zone rocheuse. Alors, je pourrai masquer mes empreintes et disparaître. Je remercie mon père en pensée pour toutes les vacances où il nous a emmenées, ma sœur et moi, camper et faire des photos d'animaux sauvages, sa grande passion dans l'existence.

Je dérape. Je me rattrape sur les mains. Pas de dégâts.

Je repars avec plus de prudence. Si je m'abîme une cheville, ce sera la catastrophe. J'entends mes poursuivants crier derrière moi, sans se soucier de discrétion. Une chasse à l'homme – à la femme – doit les exciter.

Deuxième glissade dans la gadoue. Cette fois, je me fais mal en atterrissant les fesses sur une racine saillante. Je n'ai pas le temps de m'apitoyer sur mes bobos, je me remets sur pieds.

Enfin, j'aperçois une zone rocheuse !

À la seconde où je pose le pied sur une pierre, je fais attention, comme mon père nous l'a appris. J'essaie tout à la fois de ne pas laisser de trace et de ne pas trop ralentir pour ne pas perdre le peu d'avance dont je dispose. Je ne cours plus droit devant moi. Au contraire, je bifurque vers l'endroit où la forêt est la plus dense. Je suis plus petite, plus légère que ces hommes, et j'ai la chance que ma veste et mon jean soient de couleur sombre.

Deux sauts pour franchir des fractions de terre humide – où mes tennis auraient pu s'enfoncer dans la boue –, et j'atteins les bosquets. Je me jette à quatre pattes et rampe en dessous, veillant à ne pas casser les branches et à ce qu'elles reprennent leur place. Je serre les dents pour contrôler très vite ma respiration. Mes heures de footing pour me maintenir en forme viennent peut-être de me sauver la vie.

Je m'étale à plat ventre, regroupant mes cheveux dans une main pour qu'ils ne me gênent pas. C'était juste, mes poursuivants arrivent. Je me colle le plus possible au sol et je les regarde à vingt pas de moi.

Ils donnent l'impression de trouver la situation très drôle. Ils blaguent, chahutent. Ils avancent avec une tranquille assurance, semblant être persuadés que, comme une biche prise dans le rayon des phares, je dois foncer sans réfléchir. Un instant, je me sens presque rassurée par la façon dont ils me sous-estiment.

Et puis, soudain, je le vois : le type silencieux de la station-service. Le jeune gars marche à côté de lui. Ils progressent plus lentement que les autres. Un frisson de peur remonte le long de ma colonne.

Ce mec a les yeux rivés au sol. D'instinct, je me recroqueville, car je reconnais dans son attitude celle des pisteurs. J'en ai souvent fréquenté, ils nous servaient de guides quand mon père voulait photographier des ours ou des pumas, des animaux trop dangereux pour que nous nous aventurions seuls à leur rencontre. Cet homme a compris que je ne suis pas venue jusque-là par hasard. Il cherche mes traces.

TIGER

— Bon alors, vous vous amenez ? crie l'édenté qui semble, à mon grand désappointement, avoir bien récupéré du coup de parapluie.

L'autre relève le nez, réajuste son fusil sur l'épaule et fait signe au jeune de le suivre.

— Arrête de brailler, Wilson. On arrive.

Ils rejoignent le groupe. Un soulagement sans nom se répand dans mes veines. C'est celui-là le plus redoutable de la meute. Je suis incapable de dire d'où me vient cette conviction, mais je le sens. J'attends sans bouger pour être certaine qu'ils sont vraiment partis.

Ce sont sans doute les dix des plus longues minutes de toute ma vie. Puis, en tentant de ne faire aucun bruit, je recule, toujours à quatre pattes, pour m'extirper du bosquet.

Mentalement, je reconstitue la carte du GPS pour m'orienter. Ça sert parfois d'avoir une mémoire photographique. Il faut que je retrouve la route. J'aurai de meilleures chances de m'en sortir. Déjà, sur le bitume, je ne risquerai plus de laisser d'empreintes et je croiserai peut-être enfin une voiture qui me conduira loin de cet enfer. Je pars donc vers l'ouest.

J'avance avec prudence, aux aguets, me faufilant de troncs protecteurs en taillis épais. Au moindre doute, je me dissimule refusant de faire preuve de trop d'optimisme.

Au bout d'une vingtaine de minutes, je commence à me rasséréner un peu. Je ne suis pas certaine d'avoir réussi à les semer, mais j'ai bon espoir. Seulement, je ne suis pas pour autant sortie d'affaire. Le soleil s'est couché, et il fait complètement noir. Je progresse en me fiant au faible éclairage lunaire qui transperce avec difficulté les frondaisons.

Je suis lente et en danger permanent de me blesser. M'arrêter et passer la nuit seule dans la forêt n'est pas une option envisageable. Je ne suis pas assez couverte, je n'ai rien à manger ou à boire, et il y a le risque réel que représentent les animaux sauvages.

Arrivée à un embranchement de ce qui pourrait vaguement ressembler à un sentier, j'hésite. Je ne dois pas retourner vers le hameau. Ces maudits chiens ne manqueraient pas de sentir ma présence, et nul doute que Buddy préviendra aussitôt ses « clients », pour rester dans leurs bonnes grâces.

Soudain, une douleur intolérable à l'arrière de mon crâne met fin à mon dilemme. Je tombe le nez en avant dans un tapis de mousse et d'aiguilles de pin.

Lentement, je reprends conscience. J'ai mal. Je tente de lever la main pour toucher mon front, mais elle est bloquée. J'ai les poignets attachés dans le dos. Un instant, je manque de paniquer. Je me mords la lèvre pour me contrôler, je m'oblige à me discipliner. Les souvenirs reviennent progressivement à ma mémoire.

La panne de la voiture. Les hommes armés. La traque dans la forêt...

Je suis dans la merde.

Je n'aime pas les grossièretés, mais là c'est le seul terme qui convienne. Je suis allongée sur le plateau arrière d'un pick-up qui roule sur une route en mauvais état, peut-être même un chemin de terre. Le trajet dure assez longtemps pour que je retrouve toutes mes facultés et commence à analyser la situation, et le bilan est catastrophique.

Le véhicule s'arrête enfin, et le haillon s'ouvre. On me tire vers l'extérieur par les chevilles. La seconde suivante, un homme me charge sur son épaule comme un sac de sable. Le sang me descend dans la tête, frappe dans mes tempes douloureuses avec une violence qui me ferait presque hurler. Mes oreilles sifflent, des points noirs dansent devant mes yeux. Je redoute de perdre à nouveau connaissance.

Je suis à un cheveu de m'évanouir au moment où l'homme me dépose par terre avec une certaine délicatesse. Il prend la précaution de mettre sa main sous mon crâne pour qu'il ne heurte pas le sol. Le sang reflue.

J'entends enfin ce qui se passe autour de moi et, surtout, ma vue se stabilise. Je découvre que j'ai été transportée à l'intérieur d'une tente, du style grand modèle militaire. Je suis allongée, à plat ventre, sur de la terre battue, au pied d'une table sur laquelle s'étalent des cartes topographiques qui pendouillent du plateau.

Bien plus inquiétant, je me trouve au milieu d'une trentaine de mecs du même genre que ceux qui m'ont capturée. Il fait assez sombre, l'endroit n'étant éclairé que par quelques lampes à pétrole datant d'un autre siècle.

C'est un cauchemar, je vais me réveiller !

Un pic d'angoisse tétanise mon cerveau. Il me faut plusieurs secondes avant de me rendre compte que je claque des dents et que je tremble de tous mes membres. Doucement, à force de me concentrer sur ma respiration, je récupère à peu près le contrôle et je chasse la panique. Elle n'a jamais aidé qui que ce soit à survivre dans ce genre de situation.

Je réussis à relever un peu la tête et je découvre que celui qui m'a transportée est le jeune gars aux yeux bleus, le dénommé Johnny B. Étrangement, il est planté devant moi, comme s'il me faisait un rempart de son corps.

Je déraile. Il marche avec eux !

— Génial, mais maintenant qu'on l'a ramenée, qu'est-ce qu'on fait ? Comment on procède ? dit l'un des autres types.

Je m'oblige à me secouer pour sortir de cette léthargie qui me met en danger. En serrant les dents, je roule sur le côté et je parviens à m'asseoir. L'univers tangué, mais finit par se remettre d'aplomb.

Je dois prévenir la police.

C'est à l'instant où cette pensée me traverse l'esprit que je réalise que mon téléphone portable était dans mon sac, avec mes papiers d'identité, et qu'il est resté dans la boutique.

— On respecte la hiérarchie. On suit l'ordre des grades, décrète Wilson l'édenté qui déboule à cet instant comme une locomotive à pleine vapeur dans la tente.

Les autres se sont tous écartés sur son passage, sauf Johnny B qui est toujours planté devant moi, les mains sur les hanches. Je ne sais pas de quoi ces hommes sont en train de parler, mais pas de doute que la méthode proposée est à l'avantage de l'édenté.

Il a ôté sa casquette, et j'éprouve une brève satisfaction en voyant la bosse sanguinolente qu'il a sur le front, souvenir du parapluie maternel.

— Je ne suis pas d'accord, conteste d'ailleurs Johnny B.

— Moi non plus ! s'écrit un des mecs présents à la station-service. On l'a fait la dernière fois et, nous, on a eu le droit qu'à une loque inconsciente.

Horifiée, je comprends qu'ils négocient l'ordre dans lequel ils vont me violer. Un frisson de terreur me secoue. La poussée d'adrénaline qu'il provoque neutralise ma migraine. Je retrouve mes moyens. Je dois trouver une échappatoire, très vite.

— On pourrait suivre l'alphabet ?

— Qui n'est pas à ton avantage, n'est-ce pas, Johnny Bouvier ? ricane Wilson.

— Moi ! s'exclame le jeune en levant les bras au ciel dans un geste théâtral. Comment je pourrais le savoir, je ne sais pas lire ? Mais si tu le dis, je ne veux pas te contredire.

Un brouhaha sans nom s'en suit. Chacun y va de son idée. Ils sont si passionnés par leur débat qu'ils ne me prêtent plus la moindre attention. C'est peut-être le meilleur moment pour filer.

Toujours assise par terre, je commence à reculer vers la sortie.

— Elle est à moi, claque brutalement une voix froide, derrière mon dos.

J'ignore qui a parlé, mais ce doit être quelqu'un d'important, car, d'une phrase, il les a tous fait taire. Il règne même un silence inquiétant dans la tente.

TIGER

— On est des frères. On partage tout, argumente le salaud de la station-service et qui me reluque à nouveau de façon obscène.

— C'est ma prisonnière. Tu contestes le droit des prises de guerre, Wilson ? rétorque la voix.

Son propriétaire avance enfin dans un cône de lumière : c'est lui, le type vers qui le plus jeune se tourne sans cesse, le pisteur. C'est donc lui qui m'a débusquée et assommée. D'ailleurs, Johnny B s'écarte avec un demi-sourire sarcastique. Il gagnait du temps pour permettre à son comparse d'arriver et de me revendiquer. L'édenté aussi le comprend.

— T'es pas sérieux ? Merde, Tiger, tu ne vas pas en appeler au droit de guerre pour une vulgaire pouffiasse ?

« Tiger » ne daigne pas répondre et se contente d'arquer un sourcil. Wilson recule, ce qui ne peut que m'inquiéter sur la dangerosité du dernier arrivant.

— On la partage, comme on s'est toujours partagé les autres salopes, argumente-t-il encore, mais avec moins de conviction.

J'en vois certains hocher la tête, persuadés de leur bon droit. D'autres jouent la prudence et attendent de savoir qui des deux prendra le dessus.

— Elle est à lui, s'exclame Johnny B avec un sourire provocateur. Tu l'as dans le cul, ce coup-là, capitaine. Il va bien falloir que tu l'admettes.

Wilson lui lance un regard haineux avant de se tourner vers Tiger.

— Ça ne se passera pas comme ça. Je vais en référé au colonel Bryce, annonce-t-il en se dirigeant vers la sortie.

Impassible, le dénommé Tiger s'approche de moi. Il me saisit par les épaules et me remet sur pied aussi facilement que si j'étais une enfant.

— Tu tiens debout ?

Aucune compassion dans sa voix. Vu de près, ce mec a d'étonnants yeux verts pailletés d'or, durs et froids. Il me détaille de façon clinique, évaluant mon état. Un frisson d'inquiétude me parcourt.

Je hoche la tête, préférant l'option d'un silence prudent.

À cet instant, un homme d'une cinquantaine d'années en uniforme entre dans la tente. Il est impeccable. Les plis de sa veste et de son pantalon sont artistiquement repassés. Son béret rouge est posé avec une élégance étudiée sur ses courts cheveux blancs. Il est impressionnant. Il se dégage de lui une aura de pouvoir, de... je ne sais quoi qui ne me plaît pas du tout.

La masse des crétins crasseux se transforme soudain en armée à peu près disciplinée. Ils se mettent au garde-à-vous. Si je n'étais pas dans une situation si catastrophique, dont je ne sais pas comment je vais pouvoir me sortir, j'applaudirais cet exploit.

— Repos soldats ! ordonne-t-il d'une voix martiale. Capitaine, expliquez-moi ce que c'est que cette histoire.

Tiger, puisqu'il s'avère que lui aussi a le grade de capitaine, résume les faits en trois phrases, de leur séance d'entraînement dans la forêt à ma capture.

— Donc, vous la revendiquez ?

— C'est ma prise de guerre. Elle me revient de droit.

Je me retiens de dire « quelle guerre ? », car je viens brutalement de comprendre où j'ai atterri. Je suis tombée aux mains d'un groupe de suprémacistes, ces mecs qui clament qu'ils sont la race supérieure, les seuls vrais Américains – blancs évidemment – et qui refusent l'autorité du gouvernement fédéral.

Ils se croient encore au Far West et au bon vieux temps de l'esclavage. Et pour mon malheur, je suis loin d'être une pure WASP¹ !

Je tiens d'une de mes grand-mères à la fois du sang malgache qui me vaut une peau joliment caramel, vietnamien, à l'origine de mes cheveux noirs, raides comme des baguettes et mes yeux en amande. Mes pommettes

¹ WASP : *White Anglo-Saxon Protestant* (Protestant anglo-saxon blanc), désigne les descendants des immigrants protestants d'Europe. Les théories autour de la suprématie des WASP sont à l'origine de la création de mouvements anticatholiques, antisémites, ségrégationnistes et racistes, comme le Ku Klux Klan.

TIGER

hautes, en revanche, me viennent de mon arrière-arrière-grand-père, un Cherokee des hautes plaines. Et ça, ce n'est que la partie visible.

Je suis le genre de cocktail métissé qui déclenche la haine de ces types. D'ailleurs, s'ils sont partisans de l'ancienne loi de « l'unique goutte de sang² », je ne suis pas un être humain, mais une chose sans âme qu'ils peuvent abîmer, détruire, en toute impunité.

— Entre frères, on doit tout partager, recommence Wilson. Surtout que ce n'est qu'une négresse. Pas de quoi en appeler aux règles.

Bingo !

Je suis saisie d'une violente envie de meurtre. Ce mec me réduit à la seule de mes ascendances qui arrange ses projets. Alors que je suis prête à m'élancer pour lui faire très mal, la prise de Tiger sur mon bras se resserre, me ramenant à la raison. Que pourrais-je faire, les mains liées dans le dos, contre un type armé qui me dépasse d'au moins quinze centimètres et quarante kilos ?

— Puisque ce n'est qu'une noire, lui fait remarquer Tiger au même instant, je ne vois pas pourquoi tu souhaites y toucher. Tu ne peux pas les blairer. Tu te contredis, Wilson.

— Je veux qu'elle tâte de la queue d'un blanc pour bien sentir la différence avec les bites molles auxquelles elle est habituée !

Je me mords la lèvre pour ne pas riposter. Un instinct que j'ignorais posséder me dit que je dois laisser les coqs s'affronter et ne pas attirer leur attention sur moi. Ensuite, je pourrai faire face au vainqueur et essayer de m'en sortir.

— Elle va y goûter, rétorque Tiger dont le ton s'est dangereusement durci. Tu peux me croire, aussi sûr qu'elle est à moi et que je veille sur mes possessions.

² La règle de l'unique goutte de sang (*One-drop rule*) est un principe social et juridique de la classification raciale qui était historiquement très important aux États-Unis, affirmant que toute personne ayant même un seul ancêtre d'ascendance africaine sub-saharienne (« une goutte » de sang noir) est considérée comme noire.

Son regard balaie le groupe tout en parlant, et la menace n'est même pas voilée.

— Colonel ? tente quand même Wilson.

Le colonel Bryce nous observe, sans que je puisse deviner ses pensées dans ses yeux délavés. Ce type à la froideur d'un serpent. Il me fait peur, bien plus que la brute édentée.

— Je n'aime pas voir mes capitaines se battre, surtout pour la propriété d'une négresse, mais, Jones l'a capturée. Par droit de guerre, elle lui appartient.

J'ai envie de hurler, de frapper, de faire quelque chose de violent. Seulement, une fois de plus, la prise de Tiger – qui doit donc s'appeler Jones – se resserre sur mon bras, me ramenant à la raison.

— Colonel, salue-t-il avant de me pousser vers l'extérieur de la tente.

Je trébuche sur le sol inégal du seuil. Il me remet sur pieds sans le moindre effort.

Chapitre 3

Avant de me pousser à m'engager sur un chemin de terre qui s'enfonce vers l'intérieur de ce que je devine être un campement paramilitaire, le dénommé Tiger me libère les mains, tranchant les liens avec un couteau de combat dangereusement effilé.

Je frotte mes poignets pour rétablir la circulation du sang, sans pouvoir retenir un soupir de soulagement, mais je ne vais pas jusqu'à le remercier. Je n'ai pas oublié ce qui m'attend avec lui.

Il me saisit le bras pour me guider. J'aimerais lui balancer mon poing dans figure. En fait, j'ai envie de massacrer toute cette bande de guignols... Mais je suis une femme métisse, seule, sans arme, au beau milieu du camp retranché d'une milice suprémaciste blanche. Je dois survivre, et mon unique atout, c'est mon cerveau. Je dois utiliser mon intelligence, ma logique.

Et je prie d'être aussi résistante aux mauvais traitements que je l'espère, parce que les heures et sans doute les jours à venir s'annoncent bien sombres pour moi.

Nous avançons au cœur d'une des nuits les plus noires que j'ai connues. J'ignore quelle heure il peut être, j'ai perdu la notion du temps quand ils m'ont assommée.

Les étoiles auraient pu me l'indiquer, mais le ciel est toujours plombé de nuages bas. Mon seul espoir est maintenant que Dylan, s'inquiétant de mon

retard et de l'impossibilité de me joindre, ait donné l'alerte et que les secours soient à ma recherche.

Trouver la voiture, tracer mon téléphone jusque dans le taudis de Buddy et lui faire cracher le morceau, dans une série policière, cela ne demanderait que cinq minutes aux super flics.

Dans la vraie vie, je prie pour que ça ne leur prenne que quelques heures. Parce que, là, l'arrivée de la cavalerie devient une urgence.

Dans l'obscurité, entre les arbres et les buissons, j'entrevois les lumières provenant de ce que je devine être des tentes militaires, mais aussi de petits bâtiments. Je ne distingue rien d'autre à l'horizon que l'ombre de collines trapues qui nous cernent de tous côtés. Pas une lueur, pas un halo laissant suggérer qu'il y a une ville à proximité.

Nous sommes au cœur de la forêt. Autant dire au milieu de nulle part.

Tiger doit avoir des yeux de chat pour avancer sans tomber. Je ne cesse de trébucher, et s'il ne me tenait pas par le coude, je me serais déjà étalée à plusieurs reprises.

Un instant, j'envisage de lui échapper pour m'enfuir, sa prise n'étant pas très serrée, mais mon bon sens me rappelle à l'ordre. Je ne sais pas où je suis, je ne vois presque rien, alors que lui connaît le terrain.

En plus, s'il s'agit bien du camp d'entraînement d'une milice, il doit y avoir des gardes armés, des grillages et sans doute des patrouilles avec des chiens. Je les entends d'ailleurs aboyer au loin d'une façon inquiétante.

— Je ne suis pas compliqué comme mec, annonce soudain Tiger. Tu fais ce que je te dis, et tout se passera bien entre nous.

À cette déclaration, j'ai un hoquet de stupeur et je m'immobilise. Cinquante réponses, toutes plus cinglantes les unes que les autres, se bousculent dans ma tête.

Je n'ai pas le temps de parler qu'il ajoute :

— Le viol, ça excite Wilson, mais pas moi. Je veux une nana consentante dans mon pieu.

TIGER

J'en reste sans voix. Il me faut plusieurs secondes pour retrouver la parole.

— Tu crois que tu peux exiger ça après m'avoir assommée, enlevée et négociée comme un vulgaire bout de viande ?

— J'ai eu une journée merdique, me répond-il. Je n'ai pas la force de sortir les violons pour te jouer la sérénade.

— Ta journée ne peut pas avoir été plus pourrie que la mienne ! Lâche-moi.

Je dégage mon bras avec colère sans qu'il cherche à me retenir.

— Tu as le choix, eux ou moi, me rappelle-t-il avec froideur, sans manifester le moindre signe d'agacement. Je ne force pas les femmes.

Être l'esclave d'un seul ou la putain de tous ! Il n'y a pas d'hésitation à avoir, et ce salaud le sait. Tout comme j'ai la conviction qu'il me livrera au reste de la meute sans un remords si je n'obtempère pas.

— C'est parce que je suis métisse ?

— Il te serait arrivé pire si tu avais été blanche. Wilson n'a pas voulu s'abaisser à se battre pour toi, mais méfie-toi, à la première occasion, il te coïncera.

Son avertissement d'une froide honnêteté m'étonne un peu et calme ma colère – mais certainement pas mon indignation.

— J'avais compris, il a été limpide sur ce qu'il a l'intention de me faire subir.

Tiger se remet en marche. Il me tourne le dos et plonge les mains dans ses poches avec désinvolture. Pour lui, je ne représente clairement pas une menace.

Je me surprends à le suivre sans discuter malgré mon envie de le frapper. Pas besoin d'être un génie pour me rendre compte que dans la situation dramatique où je me trouve, je suis plus en sécurité avec lui que perdue dans la nuit, à la merci de tous les autres dégénérés qui peuplent cet endroit paumé.

Nous arrivons devant un baraquement en planches où une pauvre lampe éclaire vaguement l'entrée du sentier qui le longe. Sur la façade s'alignent quatre portes.

Tiger déverrouille et pousse la première. Il allume la lumière. Je le suis avec la sensation de pénétrer dans l'ancre d'un fauve. Pourtant cela ne ressemble en rien au repaire d'une créature sauvage.

La pièce doit mesurer trois mètres sur trois avec un petit lit, fait au carré qui occupe le mur du fond, une table sur laquelle un fusil est démonté, et il y a une armoire métallique qui complète l'ensemble. Pour tout sanitaire, un lavabo dans un coin. Tout est vieux, décrépi, mais méticuleusement rangé, ordonné... militaire.

— Les toilettes sont à l'extérieur, m'annonce-t-il semblant lire dans mes pensées.

— À part te divertir, il va m'arriver quoi ?

Zut.

Ma question est agressive. Je ne suis pas dans une situation où je peux me permettre de manquer de diplomatie avec mon « maître ». Seulement, je suis épuisée, et ma migraine revient.

Tiger dépose son barda et commence à vider son sac qui contient un impressionnant attirail de survie et une pléthore d'armes, mais sans paraître se formaliser de ma façon de parler.

— Bryce t'affectera aux cuisines et au ménage comme toutes les bonnes femmes.

Il range ses affaires, m'ignorant toujours. Décidément, je ne sais pas quoi penser de lui. Je m'attendais à ce qu'il me saute dessus, surtout après la manière dont il m'a exposé ses exigences sur ma complaisance dans son lit. Je n'ai pas un instant envisagé ce total désintérêt.

Je reste plantée là, au milieu de la chambre. Désœuvrée, je m'offre le luxe de l'observer.

TIGER

Tiger doit mesurer un mètre quatre-vingt-cinq, musclé, bien proportionné. Ses vêtements sont souples autour de lui, pas de ventre distendu par les excès de bière. Le visage est sévère, presque dur. Il ne doit pas sourire souvent.

En d'autres circonstances, j'aurai sans doute pu le trouver séduisant. Quand il retire sa casquette pour l'accrocher à la patère près de la porte, je découvre que ses cheveux sont coupés si court que je suis incapable de définir leur couleur. Blond ? Châtain ?

C'est sa façon de bouger qui m'interpelle le plus ; le minimum de gestes, le maximum de précision. Il se déplace comme le félin dont il porte le nom.

Au bout de quelques minutes, je ne supporte plus le silence qui fait grimper mon taux de stress dans le rouge. Alors je pose la question la plus neutre possible.

— Est-ce que je pourrai avoir un verre d'eau ?

— Le robinet est à ta disposition.

— Elle est potable ?

— Plus ou moins. Comment t'appelles-tu ?

— Christina Baumgartner.

— C'est d'origine allemande ?

— Autrichienne.

— Et ? demande-t-il en s'immobilisant pour me fixer.

— Le métissage ? Malgache, vietnamien, cherokee, russe, français, écossais et aussi un peu de sang marocain pour compléter le tout. Ça suffira ?

Je me mords la lèvre. Trop tard ! Je suis folle d'avoir répondu comme ça à un ségrégationniste... Pourtant, Tiger se contente d'un haussement de sourcil amusé qui ne manque pas de me surprendre.

— On t'appelle Chris ?

— Christy.

— Bienvenue, Christy Baumgartner, citoyenne du monde, au camp des soldats de la liberté et des valeurs américaines.

Son ton, excessivement ironique, m'interpelle. La situation ne lui plaît peut-être pas tant que cela, ce qui expliquerait son peu d'empressement à me sauter dessus, mais n'est pas très logique après la façon dont il m'a revendiquée comme sa propriété en s'opposant à presque tous les autres.

Ce mec est un mystère qu'il me faut résoudre très vite si je veux survivre. Alors je commence par le commencement :

— Tu t'appelles Tiger Jones, c'est ça ?

— Ouais.

— C'est vraiment ton prénom ou c'est un surnom ?

— Mes vieux ont voulu être originaux. Ils m'ont gâté, répond-il avec une mimique qui le fait paraître un instant plus abordable.

Il ouvre l'armoire et farfouille dedans. Il me tend une chemise épaisse à carreaux. La flanelle est tellement usée qu'elle en est douce.

— Il n'y a pas de chauffage. Je t'emmène pisser et après, au lit, je suis rincé.

Je pose le vêtement sur le matelas et je le suis, soudain consciente que j'ai terriblement envie d'aller aux toilettes. Mon esprit est saturé d'informations et d'alertes vitales au point qu'il a négligé celle-là... alors que ça devient vraiment urgent.

— Je pourrais prendre une douche ?

— Le chauffe-eau est en rade. On verra ça demain.

J'ai déjà tellement froid que je ne discute pas tout en resserrant les pans de ma veste autour de mon buste. Tiger éteint et referme à clé la porte de la chambre derrière nous, vérifiant même deux fois.

La confiance règne dans ce merveilleux endroit !

Le bâtiment des sanitaires se trouve au bout du sentier, à gauche. Encore une fois, aucune lumière n'éclaire notre chemin. Nous sommes cernés par

TIGER

cette obscurité oppressante où résonnent les cris d'animaux dans la forêt qui nous encercle et le bourdonnement des insectes. Je frissonne.

Mes vêtements ne sont pas assez épais pour me protéger et surtout du vent vif et piquant qui fait bruire et grincer les frondaisons d'une façon inquiétante.

Tiger se déplace sans doute de mémoire, c'est la seule possibilité qui me paraît réaliste. Aucun être humain ne peut voir quoi que ce soit dans ce puits de ténèbres. Il faut presque que je bute dans la première marche pour me rendre compte que nous sommes arrivés à destination.

L'installation est sommaire, comme tout le reste de ce que j'ai découvert jusqu'à présent. Le baraquement est en bois, à claire-voie, plein de courants d'air. Je ne m'éternise pas, d'abord à cause de l'homme qui m'attend, mais surtout parce que la pauvre lampe solitaire qui pend au bout de son fil attire les moustiques.

Sur le chemin du retour, nous croisons quelques soldats de cette glorieuse armée qui saluent mon geôlier d'un respectueux « capitaine Jones ».

C'est plus fort que moi, je lui demande sur un ton légèrement provocateur :

— Moi aussi, je dois dire capitaine ?

— Tu es une civile. Tu peux utiliser mon prénom.

Il m'a répondu avec un calme parfait tout en poussant la porte de ses quartiers avant de s'effacer pour me laisser passer devant lui. Cette étonnante marque de courtoisie me surprend et me met un peu de baume au cœur.

Après avoir été comme une bête qu'on traque, un objet qu'on se dispute, être de nouveau considérée comme une femme me fait du bien.

— Déshabille-toi, m'ordonne-t-il en verrouillant.

Je frissonne en comprenant que, cette fois, Tiger passe aux choses sérieuses. J'essaie de faire taire la colère qui bouillonne en moi, de gagner

du temps, dans l'espoir un peu ridicule de trouver une solution, voire d'entendre débarquer la cavalerie.

Je me dis qu'il faut que je sois logique. Instinctivement, je sens que je ne dois pas paraître faible ou apeurée devant un mec de ce genre. Les pleurs et les jérémiades ne pourraient que l'agacer et me nuire alors que jusqu'à présent il a répondu à mes questions, même impertinentes, sans s'énervier.

— Si je me déshabille, je vais mourir de froid.

Il m'adresse un regard étrange de ses yeux au vert perçant qui me font définitivement penser à ceux d'un félin.

— Pourquoi je t'ai donné une chemise à ton avis ?

Il retire la sienne, révélant un tee-shirt noir.

Un point pour lui.

Deuxième tentative.

— Le lit sera trop petit pour deux personnes...

— Tu as fini de tergiverser ? me coupe-t-il. Il sera bien assez grand quand on sera l'un sur l'autre.

Il me fixe, énigmatique. Je blêmis consciente que si je continue de refuser d'obtempérer à ses ordres en m'accrochant à l'illusion d'un sauvetage miraculeux, il risque de se lasser.

Au mieux, je vais m'en prendre une – mais cela fera mal –, au pire, il me livrera à Wilson. Je préfère éviter les deux options.

Je me décide donc à retirer ma veste, mon pull et mon tee-shirt en lui tournant le dos. Je le fais à toute vitesse, pour ne pas lui laisser le plaisir de me reluquer, mais aussi à cause de la température glaciale. J'enfile la chemise, elle me descend à mi-cuisse, ce qui me permet d'ôter mon pantalon sans rien lui montrer non plus. Je garde mes chaussettes.

Si mon manque de *sex appeal* peut le refroidir, tant mieux... mais je ne me fais pas trop d'illusions.

Tiger me fixe à présent comme si j'étais une folle en me voyant me tortiller pour faire sortir mon soutien-gorge par les manches.

TIGER

— Tu te compliques la vie pour rien. Je vais toucher à tout.

Il y a une pointe de provocation dans sa voix, et une dose de pragmatisme. Il énonce une évidence qui m'agace profondément, mais à laquelle je n'ai rien à répondre.

— Allonge-toi, m'ordonne-t-il, tout en se débarrassant de son pantalon.

Je détourne le regard. Je ne veux rien voir de lui, de cet inconnu qui va s'imposer à moi. J'ai la sensation d'être prisonnière du scénario d'un mauvais feuilleton, sauf qu'aucune solution géniale ne va me venir à l'esprit pour m'en tirer, aucun superhéros ne surgira pour me sauver.

Je vais être...

Je n'arrive même pas à prononcer le mot, tellement il me révulse. Ma colère menace de s'enflammer, et je dois faire appel à toute ma raison pour me maîtriser.

Les hommes derrière ces murs désirent me faire cent fois pire que ce que je risque avec celui-là. Défile dans mon cerveau toutes ces images de reportages que j'aie vu sur les tournantes, les viols collectifs sur les campus ou dans des camps de réfugiés aux quatre coins du monde.

Serrant les dents de rage, je me glisse entre les draps rêches et un peu humides dont le contact n'a rien d'agréable. Tiger me rejoint. Il range son arme et son couteau sous l'oreiller avant d'éteindre la lumière.

Très rassurant.

Le lit est minuscule, et nous sommes collés l'un à l'autre. Je suis bloquée entre la cloison et son corps. Il a gardé son tee-shirt, mais comme moi, il a les jambes nues... et sans doute autre chose.

— Tu aurais pu retirer ta culotte, me fait-il remarquer, faufilant ses doigts sous l'élastique.

— Je ne voulais pas te priver de ce plaisir.

La ferme, Christina ! m'ordonne la voix de ma raison.

Il ne faut pas que je le provoque. Pour l'instant, il ne se montre pas agressif, mais ça pourrait changer si je l'énerve.